

Laval théologique et philosophique



BUR, Jacques, *Le péché originel. Ce que l'Église a vraiment dit*

Laval Létourneau

Volume 45, numéro 1, février 1989

La Dogmatique de Gérard Siegwalt

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400452ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400452ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Létourneau, L. (1989). Compte rendu de [BUR, Jacques, *Le péché originel. Ce que l'Église a vraiment dit*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(1), 172–173.
<https://doi.org/10.7202/400452ar>

mort chrétienne est une participation au mystère de Christ. Au chapitre V, l'Auteur trace une brève esquisse de l'histoire de la mort chrétienne en Occident, puis il termine par une réflexion théologique sur la mort et par quelques remarques sur des questions actuelles comme l'euthanasie, le suicide, l'incinération et la réincarnation.

Ce livre, rédigé en langage clair et simple, à la portée de lecteurs moyens, présente une idée juste et pacifiante de cette réalité inhérente à toute vie humaine, la mort. Un court extrait de la conclusion résume bien le sens de l'ensemble : « Comment dès lors aller vers la mort ? Il n'est pas de méthode standard. Mais il est au moins une expérience ancestrale et évangélique. Elle nous dit que l'on va vers la mort en allant vers l'avenir, que la fin reste forcément inconnue mais que l'on connaît assez Dieu pour pouvoir lui faire confiance, y compris lors du départ sans retour. Car ce départ ne fait pas sortir de l'Alliance et du Royaume. Il donne seulement une nouvelle place dans l'amour de Dieu. » (p. 174).

Henri BEAUMONT
Université Laval

Jean GUITTON, **Le Nouveau Testament**. Une nouvelle lecture. Paris, Desclée de Brouwer, 1987. 96 pages.

« Quant aux discussions sur le détail, laissez-le aux exégètes, et rappelez-leur à l'occasion qu'il est beau d'ignorer, quand on ne possède pas de méthode assez sûre pour fournir une preuve. » (p. 29).

Ce petit livre est celui d'un philosophe désireux de dire l'essentiel du Nouveau Testament. Seule alternative possible lorsqu'on se trouve dans un camp de prisonniers, sans ressources de bibliothèque. C'est là que furent d'abord donnés pendant la deuxième grande guerre, les entretiens qui ont ensuite servi à écrire cet essai. Rechercher l'essence d'un message, alors qu'on est plus philosophe qu'exégète, a conduit Jean Guittou à rédiger ce qui peut très bien donner lieu à une introduction agréable du Nouveau Testament.

L'ouvrage écrit dans sa substance pendant la guerre dans un autre camp de concentration plus riche en livres, n'avait pas encore été édité. Il réagit à sa façon à l'exégèse critique (que l'auteur connaît bien par ailleurs, nous le savons par ses autres écrits — *Œuvres complètes*, critique religieuse, Bibliothèque européenne), qui trop souvent, en examinant les détails, en oublie le sens profond et l'ultime de l'Écriture, l'esprit sous la lettre qui

permettrait de relativiser les problèmes scripturaires, que ce soit au niveau de la critique textuelle, de la critique des formes ou de celle de la rédaction. Guittou nous propose plutôt une vision synthétique du Nouveau Testament où ce dernier est perçu à la lumière du Christ de la foi, regardé à travers les lunettes de chaque auteur du recueil néo-testamentaire. Bien que chaque écrivain sacré ait rédigé son texte avec un point de vue différent en fonction de son destinataire, lorsqu'on regarde d'en haut, avec l'œil de cet aigle qui représente l'évangéliste Jean dans la tradition iconographique chrétienne, on ne peut s'empêcher de percevoir l'unité de ces textes, chapeautés qu'ils sont par un des derniers écrits, l'évangile de Jean.

Jean Guittou trouve dans l'évangile johannique la symbiose entre les synoptiques nous révélant d'abord l'humanité de Jésus, et les lettres de Paul où celui-ci nous montre un Christ divin dont la résurrection est le catalyseur de la foi : l'évangile de Jean nous enseigne l'unité de l'homme-Dieu, du Verbe fait chair objet de foi.

Pour ce philosophe catholique, c'est par cette foi qui est proposée que l'on peut alors se frayer un chemin à travers les multiples méandres de ces textes écrits par des gens qui n'avaient d'autre souci que de nous mettre en contact avec une personne, Jésus, dont la connaissance leur fut d'abord donnée dans une tradition orale. En effet, même les épîtres de Paul étaient auparavant lues de vive voix dans les liturgies des premières communautés à qui il les envoyait. C'est là que Guittou rejoint par son expérience propre l'origine du Nouveau Testament. Il a dû lui-même par la force des choses, dire sa connaissance des écrits évangéliques de façon orale, un peu comme pour réitérer ce que les premiers témoins avaient fait, pour ensuite comme eux donner naissance à un texte structuré.

Ce livre répond donc à l'attente de ceux qui cherchent à trouver dans le Nouveau Testament un message où la critique exégétique et la théologie dogmatique y trouvent des vérités communes. Et ceci pour toute personne qui cherche l'essentiel.

Robert SAUVAGEAU

Jacques BUR, **Le péché originel. Ce que l'Église a vraiment dit**. Coll. « Théologies ». Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, 131 pages (23.5 × 14.5 cm).

Depuis le grand débat des années 60-75, les nouvelles recherches sur le péché originel n'ont pas été

très nombreuses. La note à la page 4 de couverture du livre de Jacques Bur suscite chez le lecteur l'attente de voies inexplorées. « Grâce à une méthode théologique et historique rigoureuse, ce livre distingue ce qui est proprement de foi et ce qui n'a jamais reçu l'assentiment de l'Église. »

Il n'est pas sûr que le lecteur un peu averti arrive à la même évaluation. Il risque même de développer un profond malaise, jusqu'à ce qu'il découvre à la note 1 de la page 63, qu'il a en main une « synthèse de théologie catéchétique ». Il acceptera plus facilement par la suite la brièveté des chapitres, la faiblesse de la discussion critique des textes du Magistère, la rapidité des argumentations théologiques.

Le livre de Bur pourra sans doute être utile au lecteur qui cherche une information claire, rapide et accessible aux non-initiés à la théologie scientifique, sur la façon d'aborder aujourd'hui certains éléments contestés de la doctrine traditionnelle du péché originel. Il y trouvera régulièrement un rapide résumé de la thèse scolastique sur un point donné et l'affirmation que celle-ci ne peut être retenue aujourd'hui. Exemple : la thèse scolastique sur les dons préternaturels et l'affirmation : « Une telle représentation paradisiaque n'a jamais fait l'objet d'un enseignement dogmatique » (pp. 63-64). Le lecteur plus avide de fondements et de justifications devra aller les chercher dans d'autres livres.

Dans l'ensemble, les positions théologiques de Bur reprennent les thèses devenues classiques de Rondet, Schoonenberg, Dubarle, etc. Elles ne font pas avancer le débat. D'ailleurs, les sources de l'auteur (qu'il faut rechercher dans les notes

infrapaginales, en l'absence d'une bibliographie) ne sont pas toujours marquées par les recherches plus récentes. Ainsi, pour l'exégèse de Genèse 2-3, les biblistes mentionnés sont Dubarle (1967), Ligier (1960), DeFraine (1961), Renckens (1964). La même remarque s'impose pour l'exégèse de Romains 5.

Sur certains sujets, l'auteur a parfois de la difficulté à réconcilier logiquement ses positions. Ainsi, lorsqu'il parle du péché d'Adam, il n'a aucune difficulté à accepter la remise en cause de l'existence historique d'Adam (pp. 39-41; 60). Par contre, il sent le besoin de discuter assez longuement de la justice originelle (pp. 86-91) — ce qui implique l'acceptation d'Adam comme historique. On le sent aussi mal à l'aise concernant la participation de tous les humains à la grâce. Il affirme, d'une part : « Le péché originel en nous à la naissance implique la privation de la grâce » (p. 18); et d'autre part : « ... cette vocation [divine] est bien originelle pour chacun de nous dès sa naissance, et elle a bien été assignée par Dieu à l'humanité dès les origines de son histoire » (p. 91). S'il y a vocation divine, cela peut-il être en dehors de Jésus-Christ? Et dès lors comment parler de « privation de la grâce »? Il y a ici un problème majeur d'anthropologie chrétienne, sur lequel l'auteur ne semble pas être arrivé à prendre position.

Malgré ces réticences, il faut souligner la clarté de la pensée et la simplicité du style, qui rendent la réflexion théologique accessible à des lecteurs qui n'oseraient pas s'aventurer dans des œuvres plus techniques.

Laval LÉTOURNEAU
Université de Montréal